

« HARMONIE TRAVAIL BEAUTÉ BONTÉ »

LUCIEN SUEL ET L'ART BRUT

Pierre DHAINAUT

à Philippe Fumery

« Mes frères me regardent [...]. Mes sœurs me bercent [...] ». Les frères se nomment Adolf Wölfli, Joseph Moindre, Victor Simon, Raphaël Lonné et Joseph Crépin, les sœurs Laure Pigeon et Mauricette Beaussart. Qui parle ? C'est à l'« Énigmatique Mineur » que dans le *Mastaba d'Augustin Lesage* Lucien Suel prête sa voix.

Le *Mastaba*, quand je l'ai découvert il y a plus de vingt ans, m'a tout de suite retenu : il s'agit d'un « salut » aussi original que fidèle à l'une des figures les plus énigmatiques de ce qu'il est convenu d'appeler avec Jean Dubuffet l'art brut. Il faut attendre longtemps parfois pour que les circonstances soient favorables à une rencontre : ce n'est que récemment, à Villeneuve d'Ascq, quand le musée devint le LaM après les travaux qui lui ont permis d'accueillir la donation de l'Aracine consacrée à l'art brut, que j'ai rencontré Lucien Suel. Nous avons d'abord été voisins dans le catalogue de l'exposition de réouverture, *Habiter poétiquement* : nos contributions, sans que nous nous soyons concertés, évoquaient avec ferveur les mêmes œuvres, celles qui font que la vie devienne poème. C'était en 2010 : l'année suivante, au vernissage de l'exposition Wölfli, nous avons pu longuement parler de l'une de nos passions communes, l'art brut justement, et dans l'art brut, ces peintres que l'on dit médiums.

Dans le passage du *Mastaba* que j'ai cité, le nom de Mauricette Beaussart doit nous alerter : elle appartient, on le sait, au monde personnel de Lucien Suel,

NORD' - N°60 - DÉCEMBRE 2012 - LUCIEN SUEL

deux livres en témoignent, sa présence au côté de Lesage nous montre que le rapport qu'il entretient avec l'art brut n'est en rien celui d'un critique ou d'un historien, c'est un rapport d'ordre intime. Et d'ailleurs, dans *Blanche étincelle*, Mauricette raconte sa visite à l'écomusée de Roost-Warendin dont la « galerie débridée » expose les tapisseries de Jacques Trovic, qui travaille, dit-elle, « à la manière d'Augustin Lesage », c'est-à-dire sans esquisse préparatoire, la main découvrant peu à peu ce qu'elle doit faire. Elle en aime la « candeur ». Elle les compare à tous ces artistes, Ferdinand Cheval et Séraphine entre autres, pour qui « le temps n'existe pas » puisqu'« [i]ls ont un projet, une œuvre à créer » et qu'ils « ne se préoccupent de rien d'autre, juste aller au bout du chemin ». « Harmonie travail beauté bonté », ajoute-t-elle pour résumer : « *Beati pauperes spiritu* ».

Bienheureux les pauvres... Dans *Petite Ourse de la Pauvreté*, Lucien Suel vient de rassembler les textes où il rend hommage à Ivar Ch'Vavar, Georges Bernanos, Mouchette, Fleury Verbrugge, Benoît-Joseph Labre, Augustin Lesage et Fleury-Joseph Crépin, qui sont nés dans le Pas-de-Calais ou y ont vécu pendant l'enfance ou ont pris place dans un roman qui s'y déroule. Fleury Verbrugge est le grand-père de l'auteur, un ouvrier. Quelle que soit leur activité, tous ont revendiqué ou le font encore les mêmes valeurs : ils refusent l'ordre établi, ils ne prétendent ni réussir, ni posséder : par la « pauvreté », ils sont « frères ». D'une façon générale, c'est ce qui caractérise aux yeux de Lucien Suel les artistes bruts, « facteurs, mineurs, plombiers-zingueurs, [...] sourciers, guérisseurs, charbonniers, [...] retraités, jardiniers, maçons, ouvriers », et peut-être est-ce à cause de leurs attaches populaires jamais reniées qu'ils ont pu « habiter poétiquement notre terre ». Le lecteur de *Mort d'un jardinier* n'en sera pas surpris. Même devenus célèbres, les artistes bruts ne profitent pas de leur situation nouvelle : Lesage se présentait comme un « poète mineur », et lorsqu'il vendait un tableau, son prix dépendait du nombre d'heures de travail payées selon le salaire d'un mineur. Crépin, c'est lui le plombier-zingueur, de surcroît sourcier et, comme Lesage à ses débuts, guérisseur, ne se comporta pas différemment. Lesage et Crépin sont d'abord exemplaires pour des raisons qui tiennent à leur conduite : la vie n'a de sens que si elle devient poème, ce qui exige le don de soi à plus grand que soi, ce qui implique l'« humilité » (Mauricette emploie ce mot).

Lesage est né à Saint-Pierre-les-Auchel, il a vécu à Burbure, Crépin est né à Hénin-Liétard, il a vécu à Montigny-en-Gohelle : la proximité géographique n'explique pas à elle seule le choix de Lucien Suel. Il les célèbre, certes, parce que tous deux appartiennent à cette région qui est la sienne et qu'il aime, ou pour mieux dire à ce « pays de mines de cités ouvrières [...] de terre labourée », et il se sent en affinités avec eux parce qu'ils furent dans leur vie comme dans leur œuvre de « bons ouvriers », mais en ces lieux transformés par la révolution industrielle le contact profond avec la nature n'a pas disparu : Crépin reconnaît « l'existence de certaines forces insoupçonnées » qui lui ont permis d'être radiesthésiste et de faire jaillir des sources. À la fois Lesage et Crépin sont enracinés et ils s'ouvrent. Grâce à quelles « forces insoupçonnées », mystérieuses, sont-ils devenus peintres ?